

13. Dieu passe à travers l'humain

par Luigi Giussani*

Les premières personnes qui ont diffusé le christianisme dans le monde avaient donc clairement conscience que le divin resplendissait sur le monde par l'intermédiaire de ce qu'ils disaient et faisaient, et que leurs paroles étaient pauvres, leurs gestes fragiles, leurs personnalités inadéquates, leur condition humaine dérisoire. Cela ne les rendait ni soumis ni résignés, mais les mettait fièrement en course, les plongeait quotidiennement dans le combat, constamment en quête du don du salut.

Du reste, non seulement les personnages à travers lesquels Dieu se communique apparaissent modestement humains, mais, dans la vie même des premières communautés chrétiennes, on nous rappelle que la rencontre de l'homme avec Dieu –aspect suprême du problème de la vie – et la participation à son être se réalisent de manière extrême dans une circonstance que nous pourrions qualifier de banale : un dîner parfaitement normal, un simple repas commun constituait la circonstance dans laquelle se réalisait l'implication la plus profonde et la plus mystérieuse avec le Seigneur. La transmission de la vie divine et de ses dons passait à travers le partage du pain et du vin. La sensation de banalité que l'homme peut éprouver face à une telle pratique n'est pas indifférente ; l'homme peut révéler une résistance subtile à l'égard de cette méthode mystérieuse, qui est propre à Dieu, de vouloir passer à travers l'humain (alors que l'homme tend à considérer sa propre pensée et son action comme divines !).

De plus : même la parole qui pardonne les péchés (et qui d'autre que Dieu peut pardonner les péchés ?) est parole d'homme, elle passe à travers une misérable voix humaine. « Ceux à qui vous remettrez les Péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leurs seront retenu. »¹

Il n'est pas si facile de réaliser existentiellement que le problème de l'Église est justement celui-ci : Dieu *veut* passer à travers l'humanité de ceux qu'il a saisis dans le baptême.

Voilà comment Charles Péguy exprime cette inimaginable méthode de Dieu :

« Miracle des miracles, mon enfant, mystère des mystères.
Parce que Jésus-Christ est devenu notre frère charnel
Parce qu'il a prononcé temporellement et charnellement les paroles éternelles,
In monte, sur la montagne,
C'est à nous, infirmes, qu'il a été donné,
C'est de nous qu'il dépend, infirmes et charnels, »

* Extrait du livre de L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 162-165.

» De faire vivre et de nourrir et de garder vivantes dans le temps
 Ces paroles prononcées vivantes dans le temps.
 Mystère des mystères, ce privilège nous a été donné,
 Ce privilège incroyable, exorbitant,
 De conserver vivantes les paroles de vie,
 De nourrir de notre sang, de notre chair, de notre cœur
 Des paroles qui sans nous retomberaient décharnées.
 [...]
 Ô misère, ô bonheur, c'est de nous qu'il dépend,
 Tremblement de bonheur,
 Nous qui ne sommes rien, nous qui passons sur terre quelques années de rien,
 Quelques pauvres années misérables,
 (Nous âmes immortelles)
 Ô danger, péril de mort, c'est nous qui sommes chargées,
 Nous qui ne pouvons rien, qui ne sommes rien, qui ne sommes pas assurées du lendemain,
 Ni du jour même, qui naissons et mourons comme des créatures d'un jour,
 Qui passons comme des mercenaires,
 C'est encore nous qui sommes chargées,
 Nous qui le matin ne sommes pas sûres du soir,
 Ni même du midi,
 Et qui le soir ne sommes pas sûres du matin,
 Du lendemain matin,
 C'est insensé, c'est encore nous qui sommes chargées, c'est uniquement de nous qu'il
 dépend
 D'assurer aux Paroles une deuxième éternité
 Éternelle.
 Une perpétuité singulière.
 C'est à nous qu'il appartient, c'est de nous qu'il dépend
 d'assurer aux paroles
 Une perpétuité éternelle, une perpétuité charnelle,
 Une perpétuité nourrie de viande, de graisse et de sang.
 Nous qui ne sommes rien, qui ne durons pas,
 Qui ne durons autant dire rien
 (Sur terre)
 C'est insensé, c'est encore nous qui sommes chargées de conserver et de nourrir éternelles
 Sur terre
 Les paroles dites, la parole de Dieu. »²

Il faut se rendre compte que ce que nous avons formulé jusqu'ici – l'affirmation que le phénomène Église est caractérisé par le divin, qui a choisi l'humain comme méthode de communication de lui-même – signifie accepter que l'humain fasse intégralement partie de la définition de l'Église. Vu les limites humaines, cela peut sembler absurde, si on reconnaît que l'Église se définit ainsi, aucune objection au christianisme ne pourra logiquement prendre pour prétexte, ou s'appuyer sur la disproportion, l'aspect inadéquat ou les erreurs de la réalité humaine qui forment l'Église. De même, en sens inverse, le chrétien, s'il l'est vraiment, ne pourra utiliser ses limites comme alibi, même si on sait déjà a priori qu'il y aura des limites [...] le chrétien qui est entièrement tendu à demander le bien au Seigneur est sincère et affligé dans le jugement de sa propre incapacité, dont Dieu pourtant se sert. »

» [...] Si l'Église est une réalité humaine, on peut y trouver des hommes indignes, des parents incapables des enfants rebelles, des menteurs, des escrocs, et on peut allonger la liste en se basant sur la longue énumération des fautes graves qui se trouvent dans les premiers documents du christianisme. Mais, si quelqu'un veut vérifier la présence du divin annoncée dans cette misère humaine, il ne peut s'arrêter à la constatation stupéfaite de la misère pour conclure : le divin ne peut pas être là. Il devra adopter un autre critère : aucune misère ne pourra annuler le paradoxe de l'instrument choisi par Dieu.

¹ Jn 20, 23.

² C. Péguy, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, dans *Œuvres poétiques et dramatiques*, Gallimard, Paris 1975, p. 589-591.